

et sa mère elle-même lui apparaissait comme un juge irrité qui prononçoit un arrêt cruel et irrévocable.

Francesca, de plus en plus inquiète et troublée, ne put rester près de sa mère ; il fallut la mettre au lit, et le lendemain, encore un peu de fièvre accusait l'émotion de la journée précédente. Hermann était rêveur. L'habitude de contrainte où ils étaient continuellement ensemble rendait peut-être moins pénible la situation de Francesca avec lui, qu'elle ne l'était près de sa mère, avec laquelle la confiance lui était si nécessaire.

Obligée ainsi de renfermer en elle-même l'agitation qui la dévorait, Francesca cherchait dans la prière et dans la religion les secours dont elle avait besoin, et attendait du ciel ce qu'elle n'osait espérer sur la terre. Elevée dans de pieux sentimens, sans exagération et sans puérilité, son âme tendre, naturellement religieuse, se réfugiait dans l'avenir pour supporter le présent.

Quand elle avait retenu ses larmes, prêtes à couler, dans les bras de sa mère, elle allait pleurer au pied des autels ; quand son cœur, comprimé par les dures paroles d'Hermann, ne pouvait plus renfermer sa douleur, c'est au pied des autels qu'elle allait demander de la force ; et quand George, beau, amoureux et aimé troubloit sa pensée en entraînant à lui toutes les facultés de son âme, elle allait prier au pied des autels. Mais là, dans cette église où elle fuyait, près de ce Dieu qu'elle invoquait, une seule idée ne la quittait jamais ; elle était avec elle, toujours, sans cesse : c'était sa vie, c'était son âme ! Cette pensée, c'était son amour pour George ; mais elle sentait en même temps et sa passion et son danger, comme celui qui, se voyant emporté dans un abîme sans fond conçoit clairement et le sort affreux qui le menace, et l'impossibilité d'y échapper. Seulement, elle priait !.. Était-ce pour obtenir secours dans cette vie ou dans l'autre ? elle l'ignorait car elle ne réfléchissait plus, elle ne prenait plus de résolution, elle ne formait plus de projet : elle priait et elle aimait !.. voilà tout.

Cette exaltation continue était une fièvre brûlante qui dévorait cette pauvre jeune femme. George, qui avait placé tout son bonheur sur cette frêle existence, voyait avec effroi le trouble et l'agitation de l'âme de Francesca passer sur sa figure expressive. Les soins délicats, le respect, la tendresse dont il l'entourait consolaient et rassuraient Francesca par moment, mais rendaient son amour plus violent et plus profond. Mme de Mérinville, en retrouvant plusieurs fois M. de Senancourt, en apprenant son nom, en remarquant le trouble de sa fille, devina enfin le dernier malheur de son enfant. Un jour qu'il venait de sortir à son arrivée et qu'elle voyait des larmes dans les yeux de Francesca, elle lui tendit les bras en disant :

— Oh ! mon enfant, n'as-tu pas besoin des conseils de ta mère ? Et la jeune femme, prête à tout dire, se jeta dans ses bras.

Hermann entra. Un sourire de pitié, lancé sur la mère et sur la fille ; les mots de confidence coupable, de mauvais conseils, s'échappèrent de ses lèvres : il témoigna même le désir d'être seul avec Francesca. Mme de Mérinville se leva, serra la main de sa fille, et portant les yeux au ciel, lui indiquant ainsi celui qu'elle devait implorer, et qui pouvait la secourir, elle sortit.

Hermann alors s'emporta contre la mère de sa femme, l'accusa de l'aigrir contre lui, de l'écartier de ses devoirs de soumission et d'obéissance ; et sa colère s'exhalant au milieu des excuses et des explications avec lesquels Francesca essayait de l'apaiser, il finit par dire :

— Je suis le maître ; votre caractère s'est attristé et dénaturé aux conseils qu'on vous a donnés contre moi ; livrée seule à ma

volonté, vous n'auriez pas eu l'idée de me blâmer ou de me résister, et j'entends trouver chez moi repos et obéissance. Que votre mère n'y revienne plus : je le veux, je l'exige.

Après ces paroles, il s'éloigna. M. de Montigny avait, en entrant, rencontré George, et l'émotion de la mère et de la fille avait éveillé en lui un de ces moments de jalouse envie, qui n'ont de la jalouse que la haine, sans l'amour qu'elle renferme d'ordinaire. Il avait donc d'abord écarté la mère ; puis il s'était promis de découvrir le secret de sa femme, si son cœur en recélait un, et de se servir de sa découverte pour établir et consolider son pouvoir.

Les jours se passaient ainsi, pleins de troubles, de craintes, de soupçons et de désiance. Francesca ne trouvait un peu de repos et de force que dans la prière ; et sa santé ne lui permettant pas d'aller dans le monde, elle ne sortait plus que pour se rendre à l'église voisine, toujours en voiture ; et, pendant le temps qu'elle y passait, un laquais, debout, à quelques pas derrière elle, la surveillait par ordre d'Hermann, mais né voyant que des prières et des larmes. Cette coutume que les dernières années de la restauration ont vu rétablir, sert merveilleusement la vanité et la jalouse d'un mari. Et le soir, quand les domestiques de l'hôtel étaient réunis, et que leurs maîtres devenaient l'objet de leur conversation, le laquais disait au valet de chambre, qui le répétait au cuisinier, qui le redisait au cocher : « Tout cela est singulier ! être riche et passer son temps à pleurer et à prier Dieu ! » Puis il ajoutait tout bas : « J'ai peur que madame n'ait la raison un peu dérangée.—Oh ! c'est impossible ! » Et alors on murmurerait encore plus bas : « Elle est folle ! » Mais la femme de chambre, jeune fille de vingt-quatre ans, qui l'approchait d'avantage, haussait les épaules, soupirait, et se penchant à l'oreille du maître d'hôtel, lui disait : « Elle est malheureuse ! »

Un jour, en sortant de l'église, Francesca rencontra Mme de Melcourt qui entrait, et qui lui apprit que M. de Bléville était arrivé ; que le mariage de Louise devait avoir lieu le lendemain, sans fête, sans éclat, et Francesca se crut obligée d'aller chez ses cousines... Elle s'y rendit : en montant l'escalier, toujours préoccupée par les idées qui remplissaient son âme, la jeune femme pensait à son mariage aussi, qui avait si peu tenu ses promesses de bonheur ; et, après avoir attendu quelques instants dans le salon, elle se dirigea vers la chambre de ses parentes. Son nom, prononcé par Eléonore, l'arrêta sur le seuil de la porte, et elle entendit encore ces mots si souvent prononcés par l'insouciante jeune fille :

« Francesca est si heureuse ! »

— Oh ! reprit Hortense, qui pour la première fois portait sur son visage des traces de douleur et de regrets, je n'envie certes pas l'immense fortune de Mme de Montigny. Deux millions ! dit-on ! mais si j'avais eu seulement vingt-mille francs, la centième partie de cette fortune, M. Delmont n'aurait pas refusé son consentement à son fils, et Henri ne serait pas parti hier pour aller tenter fortune dans des entreprises où j'ai peu de foi. Ah ! je le sens à ma douleur, Henri est perdu pour moi !

— Hélas ! répondit Louise, lui du moins ne t'a point quittée pour une plus riche !

Et Francesca, qui avait causé le malheur de l'une, et qui ne pouvait rien pour le bonheur de l'autre, n'osa paraître devant ses amies : elle se retira, emportant avec l'idée de leurs chagrins, de nouveaux motifs pour les siens.

George montait, et en retrouvant Mme de Montigny, il s'arrêta près d'elle, et l'accompagna jusqu'à son hôtel.